

RECUEIL
DE
POÈMES
PAUVRES



Les Colerux électriques x Julien x Télévision 1991 x

Marcasse

J'ai passé six heures dans une mine des plus dangereuses, nommée Marcasse. Les ouvriers de cette mine sont des gens émaciés et pâles de fièvre, fatigués et usés, hâlés et vieux avant l'âge, les femmes sont blêmes et fanées... Il y a des chemins creux couverts de ronces, et de vieux arbres tordus avec leurs racines fantasques...

Dans les yeux, il y a quelque chose de plus que dans les cathédrales, même si elles sont majestueuses, et qu'elles en imposent. L'âme d'un homme, même si c'est un pauvre gueux, ou bien même une fille des rues, est bien plus intéressante, à mes yeux. Nous serons pauvres, et nous souffrirons la misère, aussi longtemps qu'il le faut, comme une ville assiégée qui n'entend pas capituler... Mon travail à moi, j'y risque ma vie. Et ma raison y sombre, à moitié... Par un beau jour de printemps, je vis arriver notre ami Vincent, richement vêtu. Nos yeux ne cessèrent de le contempler, mais, brulé du désir de sacrifice, il abandonne cette richesse et devient le pauvre, le pauvre, le pauvre d'entre les pauvres... Une épidémie de typhoïde ravage les misérables coronas du Borinage. Il leur donne tous ses vêtements...

Van Gogh voulait rejoindre cet infini, pour lequel, dit-il, on s'embarque comme dans un train pour une étoile. Il allait vers les plus malheureux les blessés et les malades, il restait longtemps auprès d'eux. Il avait, il avait raison Van Gogh, on peut vivre pour l'infini, ne se satisfaire que d'infini... Il y a assez d'infini, sur la terre et dans les sphères, pour rassasier mille grands génies...

*Julien Stiegler, avril 2015 (d'après Van Gogh,
Artaud, et un mineur Borain)*



Le mendiant

Un pauvre homme passait dans le givre et le vent.
Je cognai sur ma vitre ; il s'arrêta devant
Ma porte, que j'ouvris d'une façon civile.
Les ânes revenaient du marché de la ville,
Portant les paysans accroupis sur leurs bâts.
C'était le vieux qui vit dans une niche au bas
De la montée, et rêve, attendant, solitaire.
Un rayon du ciel triste, un liard de la terre.
Tendant les mains pour l'homme et les joignant pour
Dieu.

Je lui criai : - Venez vous réchauffer un peu.
Comment vous nommez-vous ? - Il me dit : - Je me
nomme

Le pauvre. - Je lui pris la main : - Entrez, brave
homme. -

Et je lui fis donner une jatte de lait.
Le vieillard grelottait de froid ; il me parlait.
Et je lui répondais, pensif et sans l'entendre.
- Vos habits sont mouillés, dis-je, il faut les
étendre

Devant la cheminée. - Il s'approcha du feu.
Son manteau, tout mangé des vers, et jadis bleu,
Étalé largement sur la chaude fournaise.
Piqué de mille trous par la lueur de braise,
Couvrait l'âtre, et semblait un ciel noir étoilé.
Et, pendant qu'il séchait ce haillon désolé
D'où ruisselait la pluie et l'eau des fondrières,
Je songeais que cet homme était plein de prières.
Et je regardais, sourd à ce que nous disions.
Sa bure où je voyais des constellations.

Victor Hugo, décembre 1854.



L'œil et la Nuit

C'est l'histoire de la rencontre secrète de l'œil et de la nuit, El Ayli wa El Ayni. Je ne devrais pas en parler. D'ailleurs je n'en sais rien. J'ai dissimulé une fuite impossible dont il ne reste que des bribes de souvenirs.

L'œil de la Vieille

Je suis allé aux portes du désert, sur les pas des voyageurs adoptés, j'ai voulu peindre l'œil doux de la vieille mère qui t'offre tout, le regard que cache la voile froncé, comme un sourcil inquiet, la douceur des chuchotements et des mains qui parlent derrière le pli des voiles froncés. J'ai peint cet œil bienveillant que je n'aurais jamais dû voir. Et les encens ravivent ce déchirement.

Le mauvais œil

L'œil froncé, c'est aussi le souvenir des villageois qui te laissent pas crever par terre. C'est le qu'en dira t'on ? C'est la parole du village : on ne devra plus se voir... Maudire c'est dire du mal, et bénir, dire du bien. Est-ce la superstition ? Non, car les vieilles prédicatrices savent le pouvoir des paroles : le bon œil, c'est l'éloge qui sublime tout simplement un souhait commun. Mais j'aurais dû écouter le vieux marchand, j'aurais pas dû toucher le caméléon en spirale qui me fascinait.

La nuit et l'œil du puits

On est parti chez la grand-mère en 404 pour fuir le regard du village. Au-delà du désert, le matin se dit « Village blanchi » et le soir « Nuit Lavée ». On allait fenêtre ouverte aux vents chauds. Dans le désert la nuit est lumineuse et le jour le vent efface tout. On allait vers l'œil défiguré, c'est le nom d'un puits dans les plaines arides et froncées.



On dirait que l'eau est venue là pour l'homme. Le berger portait l'eau à dos d'âne dans une chambre à air. Sa femme me cachait parmi les chèvres pour me sauver des regards, mais j'ai vu son œil se froncer aussi. Les paysans voyaient mon ombre déambuler dans la nuit lactée. La nuit... La nuit...

La Nuit

Je rêvais déjà d'aller encore au-delà du désert, retrouver les rives noires et irriguées que je croyais habitées de masques sacrés aux milles voix des ancêtres. Mais le vent effaçait mes pas à mesure que je descendais. J'y trouverai un jour des regards plissés de vécu, mais c'est la porte d'une épopée que je n'ouvrirai pas cette fois. De retour au village, la nuit se perce : une lumière transpire comme une lueur fiévreuse : c'est l'œil bleu électronique de la télévision qui montre et qui démontre en paraboles. La nuit, le poids du silence de l'histoire pas racontée pèse sur le front des enfants endormis. C'est un bruit aux ondes qui croisent celles des prières de l'aube. Un mur de conscience encercle les sédentaires. Il y a des destins qui ne vont jamais se rencontrer ni se croiser. Mais la fraîcheur de la nuit lave les déchets consumés des désirs. La nuit, c'est l'ivresse dans la pénombre où on est sans visage, pour échapper aux regards avec la Khaïta et le Bendir.

Le destin

Le jour on joue aux dès, c'est en vain sous le soleil de plomb que les cailloux jetés au hasard calculent le destin. Car seule la Nuit sait résoudre les équations de milles désirs bridés et de silences cachés, dans un rêve de chaos où mûrit le destin. Le destin (Mektoub) dans le désert, c'est le silence du vent... Faut pas tout dire, tout montrer ou démontrer ! J'ai pas crié sur les toits, nos silhouettes se



faisaient juste des signes d'adieux tragiques. Si on ne comprend rien aux paraboles, c'est qu'il vaut mieux laisser souffler l'effacement des vents sur le chaos inaudible, le silence du secret partagé. Mais pas l'oubli : je retiendrais toujours de ce village le partage et ce silence qui recommence. Il faut partir.

Le soleil

Séparés par des murs, des mers, des médias, sous le seul soleil, sous l'œil pharaonique, nous visons un horizon commun. Le soleil, dans un sempiternel adieu bienveillant malgré les murs et les armes, est toujours mourant. Et pourquoi dans le désert on chante la Nuit et l'œil, je ne sais pas. J'y cherchais des fragments d'écritures anciennes, graves et gravées à jamais, sublimant tout symétriquement. Je croyais que les arabesques spirales étaient tristes et mineures, que l'orient n'écrivait les voyelles volatiles que dans les livres sacrés depuis La Sortie Au Jour pharaonique et symétrique, jusqu'à la monocorde et solaire parole d'un rêve commun promis à l'unisson.

La géométrie

Mais j'ai trouvé des gammes majeures aux notes bleues. Les voyelles des vents chantants, le chant des courbes en suspens est laissé aux paroles évanescentes, qui varient selon les lieux, de villages en visages, de puits en regards, de montagne en portes, de déserts en chemins d'eau. On dirait qu'au début il n'y avait que la terre sèche et que l'eau est venue l'irriguer. S'il faut que les voix à l'unisson se figent dans une promesse commune, c'est parce que la magie des ancêtres et les fantômes existent encore...



"Un aveugle"

Julien

à Paris 1911

Pauvre enfant pâle

Pauvre enfant pâle, pourquoi crier à tue-tête dans la rue ta chanson aiguë et insolente, qui se perd parmi les chats, seigneurs des toits ? car elle ne traversera pas les volets des premiers étages, derrière lesquels tu ignores de lourds rideaux de soie incarnadine. Cependant tu chantes fatalement, avec l'assurance tenace d'un petit homme qui s'en va seul par la vie et, ne comptant sur personne, travaille pour soi. As-tu jamais eu un père ? Tu n'as pas même une vieille qui te fasse oublier ta faim en te battant, quand tu rentres sans un sou. Mais tu travailles pour toi : debout dans les rues, couvert de vêtements déteints faits comme ceux d'un homme, une maigreur prématurée et trop grand à ton âge, tu chantes pour manger, avec acharnement, sans abaisser tes yeux méchants vers les autres enfants jouant sur le pavé. Et ta plainte est si haute, si haute, que ta tête nue qui se lève en l'air à mesure que ta voix monte, semble vouloir partir de tes petites épaules. Petit homme, qui sait si elle ne s'en ira pas un jour, quand, après avoir crié longtemps dans les villes, tu auras fait un crime ? un crime n'est pas bien difficile à faire, va, il suffit d'avoir du courage après le désir, et tels qui... Ta petite figure est énergique. Pas un sou ne descend dans le panier d'osier que tient ta longue main pendue sans espoir sur ton pantalon on te rendra mauvais et un jour tu commettras un crime. Ta tête se dresse toujours et veut te quitter, comme si d'avance elle savait, pendant que tu chantes d'un air qui devient menaçant. Elle te dira adieu quand tu paieras pour moi, pour ceux qui valent moins que moi. Tu vins probablement au monde vers cela et tu jeûnes dès maintenant, nous te verrons dans les journaux. Oh! pauvre petite tête !

Stéphane Mallarmé



d'après

Nicolas Meunier

L'enfant aux souliers de pain

Une pauvre femme habitait seule, à l'extrémité du village, une humble maisonnette : le logis était assez misérable et ne contenait que les meubles les plus indispensables. Nous allions oublier un berceau d'enfant, tout neuf, bien douillettement garni, et recouvert d'une jolie courte-pointe à ramages, piquée par une aiguille infatigable, celle d'une mère ornant la crèche de son petit Jésus. Toute la richesse de la pauvre maison était concentrée là. Ce berceau donnait un air de fête au mince taudis ; la nature, qui est compatissante aux malheureux, égayait la nudité de cette chaumine par des touffes de joubarbes et des mousses de velours. De bonnes plantes, pleines de pitié, tout en ayant l'air de parasites, bouchaient à propos les trous du toit qu'elles rendaient splendide comme une corbeille, et empêchaient la pluie de tomber sur le berceau ; les pigeons s'abattaient sur la fenêtre et roucoulaient jusqu'à ce que l'enfant fût endormi. Un petit oiseau auquel le jeune Hanz avait donné une miette de pain l'hiver, quand la neige blanchissait la terre, avait, au printemps, laissé choir une graine de son bec au pied de la muraille, et il en était sorti un beau liseron qui, s'accrochant aux pierres avec ses griffes vertes, était entré dans la chambre par un carreau brisé et couronnait de sa guirlande le berceau de l'enfant, de sorte qu'au matin, les yeux bleus de Hanz et les clochettes bleues du liseron s'éveillaient en même temps et se regardaient d'un air d'intelligence. Ce logis était donc pauvre, mais non pas triste. La mère de Hanz, dont le mari était mort bien loin à la guerre, vivait, tant bien que mal, de quelques légumes du jardin et du produit de son rouet : bien peu de chose, mais Hanz ne manquait de rien, c'était assez.

Il arrive quelquefois que les mères, voyant ces beaux enfants vermeils, aux mains trouées de fossettes, à la peau blanche, aux talons roses, s'imaginent qu'ils sont à elles pour toujours ; mais Dieu ne donne rien, il prête seulement ; et, comme un créancier oublié, il vient parfois redemander subitement son dû. Parce que ce frais bouton était sorti de sa tige, la mère de Hanz crut qu'elle l'avait fait naître ; et Dieu, qui, du fond de son paradis aux voûtes d'azur étoilées d'or, observe tout ce qui se passe sur terre et entend du bout de l'infini le bruit que fait le brin d'herbe en poussant, ne vit pas cela avec plaisir.

Or, il advint que Hanz tomba malade : la fièvre le brûlait, sa respiration sifflait dans son gosier étranglé ; il avait le croup, une terrible maladie qui a fait rougir les yeux de bien des mères et de bien des pères. La pauvre femme, à ce spectacle, sentit une douleur horrible. Il n'y a pas d'agonie plus affreuse que celle d'une mère qui voit mourir son enfant.

Pendant les derniers jours de la maladie de Hanz, tout en le veillant, la mère, machinalement, continuait à filer, et le bourdonnement du rouet se mêlait au râle du petit moribond. Ce qu'elle filait ainsi, c'était le fil pour le linceul de son petit Hanz ; elle ne voulait pas qu'une toile qui eût servi enveloppât ce cher corps, et comme elle n'avait pas d'argent, elle faisait ronfler son rouet avec une funèbre activité ; mais elle ne passait pas le fil sur sa lèvre comme d'habitude : il lui tombait assez de pleurs des yeux pour le mouiller.

À la fin du sixième jour, Hanz expira. Soit hasard, soit sympathie, la guirlande de liseron qui caressait son berceau languit, se fana, se dessécha, et laissa tomber sa dernière fleur crispée sur le lit. Quand la mère fut bien convaincue que le souffle s'était envolé à tout jamais de ses lèvres où les violettes

de la mort avaient remplacé les roses de la vie, elle recouvrit, avec le bord du drap, cette tête trop chère, prit son paquet de fil sous son bras, et se dirigea vers la maison du tisserand.

« Tisserand, lui dit-elle, voici du fil bien égal, très fin et sans nœuds : l'araignée n'en file pas de plus délié entre les solives du plafond ; que votre navette aille et vienne ; de ce fil il me faut faire une aune de toile aussi douce que de la toile de Frise et de Hollande. » Le tisserand prit l'écheveau, disposa la chaîne, et la navette affairée, tirant le fil après elle, se mit à courir çà et là. Le peigne raffermissait la trame, et la toile s'avavançait sur le métier sans inégalité, sans rupture, aussi fine que la chemise d'une archiduchesse ou le linge dont le prêtre essuie le calice à l'autel. Quand le fil fut tout employé, le tisserand rendit la toile à la pauvre mère. Ayant plié la toile, la mère tira de son doigt amaigri un mince anneau d'or tout usé par le frottement : « Bon tisserand, dit-elle, prenez cet anneau, mon anneau de mariage, le seul or que j'aie jamais possédé. » Le brave homme de tisserand ne voulait pas le prendre ; mais elle lui dit : « Je n'ai pas besoin de bague là où je vais ; car, je le sens, les petits bras de Hanz me tirent en terre. » Elle alla ensuite chez le charpentier, et lui dit : « Maître, prenez de bon cœur de chêne qui ne se pourrisse pas et que les vers ne puissent piquer ; taillez-y cinq planches et deux planchettes, et faites-en une bière de cette mesure. » Le charpentier prit la scie et le rabot, ajusta les ais, frappa, avec son maillet, sur les clous le plus doucement possible, pour ne pas faire entrer les pointes de fer dans le cœur de la pauvre femme plus avant que dans le bois. Quand l'ouvrage fut fini, on aurait dit, tant il était soigné et bien fait, une boîte à mettre des bijoux et des dentelles. « Charpentier, qui avez fait un si beau cercueil à mon petit Hanz, je vous

donne ma maison au bout du village, et le petit jardin qui est derrière, et le puits avec sa vigne. - Vous n'attendrez pas longtemps. »

Quand la mère de Hanz fut rentrée, elle prit le cadavre mignon et encore joli de son fils, et se mit à lui faire cette dernière toilette qu'il faut bien soigner, car elle doit durer l'éternité. Elle le revêtit de ses habits du dimanche, de sa robe de soie et de sa pelisse à fourrures, pour qu'il n'eût pas froid dans l'endroit humide où il allait. Elle plaça à côté de lui la poupée aux yeux d'émail qu'il aimait tant qu'il la faisait coucher dans son berceau. Mais, au moment de rabattre le linceul sur le corps à qui elle avait donné mille fois le dernier baiser, elle s'aperçut qu'elle avait oublié de mettre à l'enfant mort ses jolis petits souliers rouges. Elle les chercha dans la chambre, car cela lui faisait de la peine de voir nus ces pieds autrefois si tièdes et si vermeils, maintenant si glacés et si pâles ; mais, pendant son absence, les rats ayant trouvé les souliers sous le lit, faute de meilleure nourriture, avaient grignoté, rongé et déchiqueté la peau. Ce fut un grand chagrin pour la pauvre mère que son Hanz s'en allât dans l'autre monde les pieds nus ; alors que le cœur n'est plus qu'une plaie, il suffit de le toucher pour le faire saigner. Elle pleura devant ces souliers : de cet œil enflammé et tari une larme put jaillir encore. Comment pourrait-elle avoir des souliers pour Hanz ? elle avait donné sa bague et sa maison ; telle était la pensée qui la tourmentait. À force de rêver, il lui vint une idée. Dans la huche restait une miche tout entière, car, depuis longtemps, la malheureuse, nourrie par son chagrin, ne mangeait plus. Elle fendit cette miche, se souvenant qu'autrefois, avec la mie, elle avait fait, pour amuser Hanz, des pigeons, des canards, des poules, des sabots, des barques et autres puérités. Plaçant la mie dans le creux de sa main et la

pétrissant avec son pouce en l'humectant de ses larmes, elle fit une paire de petits souliers de pain dont elle chaussa les pieds froids et bleuâtres de l'enfant mort, et, le cœur soulagé, elle rabattit le linceul et ferma la bière. — Pendant qu'elle pétrissait la mie, un pauvre s'était présenté sur le seuil, timide, demandant du pain ; mais de la main elle lui avait fait signe de s'éloigner.

Le fossoyeur vint prendre la boîte et l'enfouit dans un coin du cimetière sous une touffe de rosiers blancs : l'air était doux, il ne pleuvait pas, et la terre n'était pas mouillée ; ce fut une consolation pour la mère, qui pensa que son pauvre petit Hanz ne passerait pas trop mal sa première nuit de tombeau. Revenue dans sa maison solitaire, elle plaça le berceau de Hanz à côté de son lit, se coucha et s'endormit. La nature brisée succombait. En dormant, elle eut un rêve, ou, du moins, elle crut que c'était un rêve. Hanz lui apparut, vêtu, comme dans sa bière, de sa robe des dimanches, de sa pelisse à fourrure de cygne, ayant à la main sa poupée aux yeux d'émail, et aux pieds ses souliers de pain.

Il semblait triste. Il n'avait pas cette auréole que la mort doit donner aux petits innocents ; car si l'on met un enfant dans la terre, il en sort un ange. Les roses du Paradis ne fleurissaient pas sur ses joues pâles, fardées en blanc par la mort ; des larmes tombaient de ses cils blonds, et de gros soupirs gonflaient sa petite poitrine. La vision disparut, et la mère s'éveilla baignée de sueur, ravie d'avoir vu son fils, effrayée de l'avoir revu si triste ; mais elle se rassura en disant « Pauvre Hanz ! même en Paradis, il ne peut m'oublier. » La nuit suivante, l'apparition se renouvela : Hanz était encore plus triste et plus pâle. Sa mère, lui tendant les bras, lui dit : « Cher enfant, console-toi, et ne t'ennuie pas au Ciel, je vais te rejoindre. » La troisième nuit, Hanz revint encore ; il gémissait et

pleurait plus que les autres fois, et il disparut en joignant ses petites mains : il n'avait plus sa poupée, mais il avait toujours ses souliers de pain. La mère inquiète alla consulter un vénérable prêtre qui lui dit : « Je veillerai près de vous cette nuit, et j'interrogerai le petit spectre ; il me répondra ; je sais les mots qu'il faut dire aux esprits innocents ou coupables. » Hanz parut à l'heure ordinaire, et le prêtre le somma, avec les mots consacrés, de dire ce qui le tourmentait dans l'autre monde. « Ce sont les souliers de pain qui font mon tourment et m'empêchent de monter l'escalier de diamant du Paradis ; ils sont plus lourds à mes pieds que des bottes de postillon, et je ne puis dépasser les deux ou trois premières marches, et cela me cause une grande peine, car je vois là-haut une nuée de beaux chérubins, avec des ailes roses, qui m'appellent pour jouer et me montrent des joujoux d'argent et d'or. » Ayant dit ces mots, il disparut. Le saint prêtre, à qui la mère de Hanz avait fait sa confession, lui dit : « Vous avez commis une grande faute, vous avez profané le pain quotidien, le pain sacré, le pain du bon Dieu, le pain que Jésus-Christ, à son dernier repas, a choisi pour représenter son corps, et, après en avoir refusé une tranche au pauvre qui s'est présenté sur votre seuil, vous en avez pétri des souliers pour votre Hanz. Il faut ouvrir la bière, retirer les souliers de pain des pieds de l'enfant et les brûler dans le feu qui purifie tout. » Accompagné du fossoyeur et de la mère, le prêtre se rendit au cimetière : en quatre coups de bêche on mit le cercueil à nu, on l'ouvrit. Hanz était couché dedans, tel que sa mère l'y avait posé, mais sa figure avait une expression de douleur. Le saint prêtre ôta délicatement des talons du jeune mort les souliers de pain, et les brûla lui-même à la flamme d'un cierge en récitant une prière. Lorsque la nuit vint, Hanz apparut à sa mère une dernière fois,

mais joyeux, rose, content, avec deux petits chérubins dont il s'était fait des amis ; il avait des ailes de lumière et un bourrelet de diamants. « Oh ! ma mère, quelle joie, quelle félicité, et comme ils sont beaux les jardins du Paradis ! On y joue éternellement, et le bon Dieu ne gronde jamais. » Le lendemain, la mère revit son fils, non pas sur terre, mais au Ciel ; car elle mourut dans la journée, le front penché sur le berceau vide.

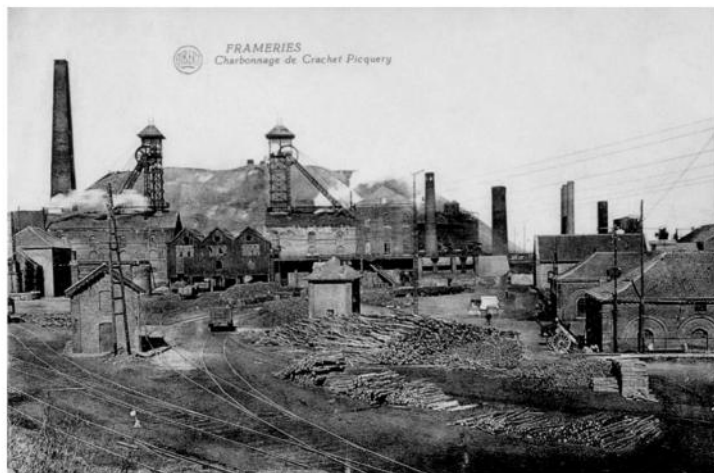
Théophile Gautier (extraits)



Melancholia

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?
Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrit ?
Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?
Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules ;
Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement
Dans la même prison le même mouvement.
Accroupis sous les dents d'une machine sombre,
Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi dans l'ombre,
Innocents dans un baigne, anges dans un enfer,
Ils travaillent. Tout est d'airain, tout est de fer.
Jamais on ne s'arrête et jamais on ne joue.
Aussi quelle pâleur ! la cendre est sur leur joue.
Il fait à peine jour, ils sont déjà bien las.
Ils ne comprennent rien à leur destin, hélas !
Ils semblent dire à Dieu : « Petits comme nous sommes,
Notre père, voyez ce que nous font les hommes ! »
O servitude infâme imposée à l'enfant !
Rachitisme ! travail dont le souffle étouffant
Défait ce qu'a fait Dieu ; qui tue, œuvre insensée,
La beauté sur les fronts, dans les cœurs la pensée,
Et qui ferait - c'est là son fruit le plus certain ! -
D'Apollon un bossu, de Voltaire un crétin !
Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa serre,
Qui produit la richesse en créant la misère,
Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil !
Progrès dont on demande : « Où va-t-il ? que veut-il ? »
Qui brise la jeunesse en fleur ! qui donne, en somme,
Une âme à la machine et la retire à l'homme !
Que ce travail, haï des mères, soit maudit !
Maudit comme le vice où l'on s'abâtardit,
Maudit comme l'opprobre et comme le blasphème !
O Dieu ! qu'il soit maudit au nom du travail même,
Au nom du vrai travail, sain, fécond, généreux,
Qui fait le peuple libre et qui rend l'homme heureux !

Victor Hugo (extraits)



Les usines

Se regardant avec les yeux cassés de leurs fenêtres
Et se mirant dans l'eau de poix et de salpêtre
D'un canal droit, marquant sa barre à l'infini,
Face à face, le long des quais d'ombre et de nuit,
Par à travers les faubourgs lourds
Et la misère en pleurs de ces faubourgs,
Ronflent terriblement usines et fabriques.
Rectangles de granit et monuments de briques,
Et longs murs noirs durant des lieues,
Immensément, par les banlieues ;
Et sur les toits, dans le brouillard, aiguillonnées
De fers et de paratonnerres,
Les cheminées.
Se regardant de leurs yeux noirs et symétriques,
Par la banlieue, à l'infini.
Ronflent le jour, la nuit,
Les usines et les fabriques.
Oh les quartiers rouillés de pluie et leurs grand-
rues !
Et les femmes et leurs guenilles apparues,
Et les squares, où s'ouvre, en des caries
De plâtras blanc et de scories,
Une flore pâle et pourrie.
Aux carrefours, porte ouverte, les bars :
Etains, cuivres, miroirs hagards,
Dressoirs d'ébène et flacons fols
D'où luit l'alcool
Et sa lueur vers les trottoirs.
Et des pintes qui tout à coup rayonnent,
Sur le comptoir, en pyramides de couronnes ;
Et des gens soûls, debout,
Dont les larges langues lappent, sans phrases,
Les ailes d'or et le whisky, couleur topaze.
Par à travers les faubourgs lourds
Et la misère en pleurs de ces faubourgs,

Et les troubles et mornes voisinages,
Et les haines s'entre-croisant de gens à gens
Et de ménages à ménages,
Et le vol même entre indigents,
Grondent, au fond des cours, toujours,
Les haletants battements sourds
Des usines et des fabriques symétriques.
Ici, sous de grands toits où scintille le verre,
La vapeur se condense en force prisonnière :
Des mâchoires d'acier mordent et fument ;
De grands marteaux monumentaux
Broient des blocs d'or sur des enclumes,
Et, dans un coin, s'illuminent les fontes
En brasiers tors et effrénés qu'on dompte.
Là-bas, les doigts méticuleux des métiers prestes,
A bruits menus, à petits gestes,
Tissent des draps, avec des fils qui vibrent
Légers et fin comme des fibres.
Des bandes de cuir transversales
Courent de l'un à l'autre bout des salles
Et les volants larges et violents
Tournent, pareils aux ailes dans le vent
Des moulins fous, sous les rafales.
Un jour de cour avare et ras
Frôle, par à travers les carreaux gras
Et humides d'un soupirail,
Chaque travail.
Automatiques et minutieux,
Des ouvriers silencieux
Règlent le mouvement
D'universel tictacquement
Qui fermente de fièvre et de folie
Et déchiquette, avec ses dents d'entêtement,
La parole humaine abolie.
Plus loin, un vacarme tonnante de chocs
Monte de l'ombre et s'érige par blocs ;
Et, tout à coup, cassant l'élan des violences,
Des murs de bruit semblent tomber

Et se taire, dans une mare de silence,
Tandis que les appels exacerbés
Des sifflets crus et des signaux
Hurlent soudain vers les fanaux,
Dressant leurs feux sauvages,
En buissons d'or, vers les nuages.
Et tout autour, ainsi qu'une ceinture,
Là-bas, de nocturnes architectures,
Voici les docks, les ports, les ponts, les phares
Et les gares folles de tintamarres ;
Et plus lointains encor des toits d'autres usines
Et des cuves et des forges et des cuisines
Formidables de naphte et de résines
Dont les meutes de feu et de lueurs grandies
Mordent parfois le ciel, à coups d'aboies et
d'incendies.
Au long du vieux canal à l'infini
Par à travers l'immensité de la misère
Des chemins noirs et des routes de pierre,
Les nuits, les jours, toujours,
Ronflent les continus battements sourds,
Dans les faubourgs,
Des fabriques et des usines symétriques.
L'aube s'essuie
A leurs carrés de suie
Midi et son soleil hagard
Comme un aveugle, errent par leurs brouillards ;
Seul, quand au bout de la semaine, au soir,
La nuit se laisse en ses ténèbres choir,
L'âpre effort s'interrompt, mais demeure en arrêt,
Comme un marteau sur une enclume,
Et l'ombre, au loin, parmi les carrefours, paraît
De la brume d'or qui s'allume.

Emile Verhaeren, Les villes tentaculaires



Le Paysage est un personnage infini

avec ses yeux horizons
miroirs lointains d'un avenir inconnu
Ou alors, l'œil, seule lumière enchaînant
l'apparition du monde naissant,
Avec ses cheveux désirs hirsutes
arbres morts érectiles
branches tendues vers le haut vent
tiges coupées repoussant,
Avec ses orifices crevasses,
bouche béante
terre noire chaude aux leurres mortels
à l'oreille puits d'écho
résonnant des voix des ancêtres mêlées à l'infini,
Bateau avenir déchaîné,
narine soupirail de vapeurs,
cheminées de brouillard sombre,
Jambe charpente debout maintenue en équilibre,
dressée par des piliers et des cales.
Main machine qui touche la matière brûlante énergie.
Branches qui font crisser le ciel défilant
incessamment...
Irréductible défilement,
du ciel passant comme passe le passé et dépasse
l'horizon percé,
où se transforment les volontés fluides en volutes
ralenties jusqu'à se figer, trépassées.
Continuum matière
Terre Eau Feu Air Éther
Où est passé l'éther d'Héraclite ?
Le ciel commun des choses ?
L'infini des yeux qui ignorent l'avenir ?
Celui qui est hors du monde
voit les cycles se répéter, invisibles.
Les habitants s'endorment...
Ils déambulent dans l'espace des rêves
et se démultiplient selon les volontés
contradictoires.

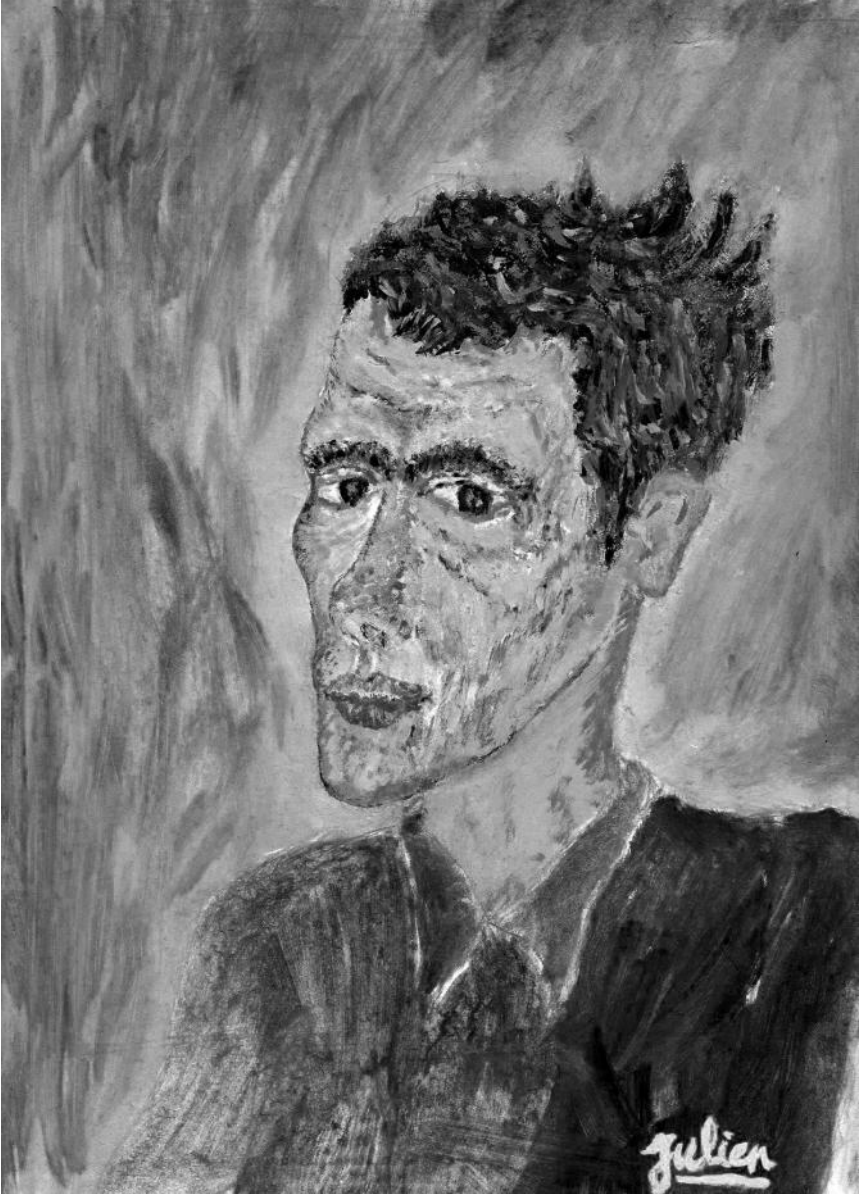


Les mendiants

Les jours d'hiver quand le froid serre
Les bourgs, le clos, le bois, la fagne,
Poteaux de haine et de misère,
Par l'infini de la campagne,
Les mendiants ont l'air de fous.

Dans le matin, lourds de leur nuit,
Ils s'enfoncent au creux des routes,
Avec leur pain trempé de pluie
Et leur chapeau comme la suie
Et leurs grands dos comme des voûtes
Et leurs pas lents rythmant l'ennui;
Midi les arrête dans les fossés
Matelassés de feuilles, pour leur sieste;
Ils sont les éternellement lassés
De leur prière et de leur geste,
Si bien qu'au seuil des fermes solitaires
Ils apparaissent, tels des filous,
Le soir, dans la brusque lumière
D'une porte ouverte tout à coup.
Les mendiants ont l'air de fous.

Ils s'avancent, par l'âprete
Et la stérilité du paysage,
Qu'ils reflètent, au fond des yeux
Tristes de leur visage;
Avec leurs bardes et leurs loques
Et leur marche qui les disloque,
L'été, parmi les champs nouveaux,
Ils épouvantent les oiseaux;
Et maintenant que décembre sur les bruyères
S'acharne et mord
Et gèle, au fond des bières
Du cimetière,
Les morts,
Un à un, ils s'immobilisent
Sur des chemins d'église,
Mornes, têtus et droits,
Les mendiants, comme des croix.



julien

Les mendiants ont l'air de fous.

Avec leur dos comme un fardeau
Et leur chapeau comme la suie,
Ils habitent les carrefours
Du vent et de la pluie.

Ils sont le monotone pas
—Celui qui vient et qui s'en va
Toujours le même et jamais las—
De l'horizon vers l'horizon.

Ils sont les béquillants,
Les chavirés et les bancroches;
Et leurs bâtons sont les battants
Des cloches de misère
Qui sonnent à mort sur la terre.

Ils sont les éternels stigmatisés
Par la pitié et les miséricordes
Les épuisés et les usés
D'âme et de corps
Jusqu'à la corde.

Aussi, lorsqu'ils tombent enfin,
Séchés de soif, troués de faim,
Et se terrent comme des loups,
Le soir,
Au fond d'un trou,
Le désespoir
Plus vieux que n'est la mer
Se fixe en leurs grands yeux ouverts.

Et ceux qui viennent
Après les besognes quotidiennes,
Ensevelir à la hâte leur corps
Ont peur de regarder en face
L'éternelle menace
Qui luit sous leur paupière, encor.



J'ai rencontré l'hazard

Au bord du loin, j'ai rencontré une péniche à l'entrée belle et rafistolée comme le cosmos habité, avec ses plantes et ses bazars bien rangés et son système de cloche rafistolée. Ce lieu semblait habité comme une forêt magique pleine de fétiches. Un homme vieux et tout sourire sortant de la péniche, je lui demande de me permettre de photographier cette entrée merveilleuse et comme il refuse, je lui tend la main, mais il se rétracte. Il me dit qu'on l'appelle Dieu, Samuel l'Hazard, et qu'il serre pas les mains. Souvent, Samuel nous apporte des mets délicieux ramassés derrière intermaché, en nous donnant quelque bon jeu de mot avec son humour mystique. Je le paie en lui chantant des poèmes sur les secrets des poubelles.

Mais un jour, la rivière déborde et monte jusqu'à dépasser les crues les plus anciennes connues. Cette catastrophe amenant cette magie où tout le monde s'entraide, cette magie d'un partage qui guérit pour un temps toute la bêtise humaine, toute la haine. Sauf que les gens d'à terre sont aidés en premier, dans cette ville de vils propriétaires. Et Samuel ne veut pas quitter la péniche mystique qu'il habite tant avec tous ses souvenirs... Il plantait les arbres fruitiers et disait en me regardant dans les yeux : « Les fêlés laissent passer la lumière ». « Il n'y a pas de hasard. » me disait toujours Samy L'Hazard qu'on appelle Dieu. Depuis l'inondation, mon ami a tant maigri qu'on l'a transpercé de perfusions, qu'il a d'ailleurs bricolé avec des bouts de fil de fer pour faciliter le passage des liquides et le bouchon de l'orifice. Il voulait me donner sa péniche mais j'ai refusé, car lui ôter son petit cosmos, ce serait le tuer !

J'ai fabriqué la machine à concilier les rêves contradictoires en affrontant la matière dans ce monde de dissimulation et d'interface, et j'offrirais le C++ à tous les clochards pour qu'ils ne se laissent pas conditionner. Est-ce vain de vouloir regarder l'œil tout entier ? Peut être une paupière mi-close serait moins sévère... Même si vous trouvez vain mon rêve de concilier l'intérêt commun sans frontière, si un jour, par hasard, vous passez devant la péniche Dieu, venez y inscrire votre mémoire singulière dans la machine des rêves contradictoires.

Julien Stiegler, 1er janvier 2017



La machine des rêves contradictoires

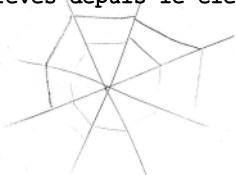
Il n'y a pas de volonté universelle déterminant à l'avance un destin, mais il y a la pressante nécessité de donner un sens au commun. Ma conviction profonde est qu'il n'y a pas d'intention générale, mais qu'il faut l'inventer sans cesse.

Il y a une incapacité à vouloir collectivement (hors du sinistre théâtre pulsionnel qui réalise le déni). Et rencontrer d'autres personnes rend la tâche encore plus difficile. Il faudrait d'abord se dédoubler, se contredire. Ce déchiement intérieur serait l'espace, paysage, visage, corps et monde dans lequel déambuleraient les errants pour se déchirer à leur tour en espace. C'est pourquoi pour passer du rêve intérieur au réel commun, j'ai fabriqué une machine de dédoublement pour tisser des liens, et réinventer une mémoire collective en transformant les rêveurs en fantômes.

Elle est composée des éléments suivants :

- l'arbographe transforme les images animées, accumulant, cyclant le temps, et mélangeant les couches d'images.
- le phonographe enregistre le son et accumule les enregistrements qui disparaissent progressivement dans le passé.
- le chonographe déclenchait des événements, mais il a été supprimé car il cause une peur de la machine, un stress où la machine prend le contrôle de la vie et de la volonté. Je l'ai donc exclu du dispositif.
- Le projecteur est un espace circulaire infini, comme un manège tournant au centre duquel on serait placé. Les rêves, qui sont des images animées et sonores en boucles, se juxtaposent dans cet espace infini qui forme une fresque.

Si on observait l'espace des rêves depuis le ciel, il ressemblerait donc à ceci :



La Charrette Orchestrale

Ce matin, j'ai rédigé les statuts de notre association :

Les pédales multiples permettent à chacun de contribuer à la propulsion.

La rotation, qui produit un rythme complexe en insérant des obstacles particuliers dans les rayons des roues, encourage les rêveurs nomades à pédaler.

La vitesse de la charrette définit le tempo musical.

Ce tempo varie comme un orgue de Barbarie en fonction de la tension narrative des textes déclamés dans un chaos de rêves contradictoires par les passagers.

Des remorques en nombre infini peuvent s'ajouter à l'arrière, avec leurs propres pédales.

Le guidon varie la hauteur des notes sans contrainte harmonique.

De beaux entrelacs produiront des triades majeures.

Les wagons peuvent tout à la fois bénéficier de la propulsion de la charrette avant et maintenir une certaine liberté de virage grâce à une attache assez longue et souple d'au moins un mètre, permettant à chaque wagon de produire sa propre mélodie tout en épousant la trajectoire mélodique générale des nomades.

Les virages s'effectuant dans un sillon commun ont toutes les chances de créer des harmonies consonantes, mais le retard de chaque wagon produira des intervalles de tension délicieux.

Le confort du siège est essentiel pour que les rêveurs vivent exclusivement sur la charrette, de la naissance à la mort. Pour cela comme nous ne serons nourris que par la charité (charité du latin *charitus* orchestralus décliné du sumero-akadien) nous éviterons les fauteuils en cuir, et privilégierons la paille champêtre.

A l'étage inférieur aux sièges se trouve le matériel

sonore (mixette et amplis).

La structure générale sera assez aérée.

Le grincement est essentiel à une bonne effervescence politique des rêves moisissés.

Nous comptons sur la pluie pour faire rouiller les roulements.

L'huile bénite sera permise uniquement en cas de blocage complet des roues.

La résistance ainsi produite par la rouille créera une souffrance permettant de rêver à la fin de la souffrance.

Les animaux seront les bienvenues et tous les infirmes les enfants et les vieux seront dispensés de pédalage.

Ils seront à la proue, rêveurs dissonants faisant un grand nombre de notes, que les valides devront soutenir en pédalant.

Les nœuds complexes de mots entrechoqués et les grappes de notes indigestes produites seront le sujet à décortiquer dans la symphonie.

Il sera donc demandé à tous les malades de prendre leur temps et d'avoir pitié des valides.

Julien Stiegler, le 22 décembre 2015

La-Cha-
rette
Orche-
strale

(chez
Marlene
Soreda)

100
bd
Davout
75020
Paris

Cha
rette
Orche
strale
@gmail
.com

0033(6)
26855365

Je vous invite à écrire sur les pages demeurées vierges. Mais même si vous ne voulez pas écrire, soyez les bienvenus sur la scène des rêves contradictoires et venez participer aux Poèmes Pauvres, pour raconter la noblesse de la pauvreté.

Ce recueil a été réalisé grâce au soutien du Centre Culturel de Colfontaine, du Service des Arts de la Scène de la Province du Hainaut, de la Fabrique de Théâtre, et de la Charrette Orchestrale.

Textes :

Vincent Van Gogh, Antonin Artaud, un mineur Borain, Victor Hugo, Stéphane Mallarmé, Emile Verhaeren et Julien Stiegler

Illustrations :
Julien Stiegler

Photographies anciennes du pays noir
:
auteurs inconnus

Moret-sur-Loing,
le 21 février 2017

Julien Stiegler
julien.stiegler@gmail.com
0033(6)17653214